

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir, 46, rue de Montevideo, Uruguay 50.
Toute la correspondance doit être dirigée au Directeur.
Les manuscrits ne sont pas rendus.
Téléphone 41.
Impreso en los talleres de la Imp. LATINA.

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1.00	\$ 1.20
Trois mois	3.00	3.60
Six mois	5.50	6.60
Un an	10.00	12.00
Número du jour	0.10	0.10
ancien	0.10	0.10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

Rédacteur en chef: J. G. Baron Fubard - Rédaction et Administration: rue URUGUAY 28.

Examens de Langue Française

Le 24, 25 et 26 courant auront lieu au salon du Musée Pédagogique les examens de Langue française enseignée dans les collèges de la capitale par notre compatriote M. le Professeur Ranguius. Le jury est composé ainsi qu'il suit: Président, M. le Ministre de France A. Ponsignon; conseillers: M. M. les docteurs, Luis Millán Lafinur; Téosilo E. Diez; Eduardo Vargas; Alvarez Guillot; Pablo Demaria; Carlos Garcia Acevedo; Gregorio L. Rodríguez; M. le colonel Carlos Morador Otero; lieutenant J. R. Ushera; M. le Président de la Société française d'Enseignement, Charles Cazaux; M. J. J. Dornaleche; M. Albert Cazaux; M. Eugène Legrand; M. Alexandre Lamas; M. M. les Professeurs Anselmo Lamarque et Maxime Maturin.

L'ordre des examens aura lieu dans la forme suivante: Le 24, de 3 à 6 h. de l'après-midi, les collèges du second grade Nos. 1, 6, 7, 15 et 27 que dirige respectivement M. le professeur Marcial Villarino, Mesdemoiselles Isidora Chans, Marta Zavalla; Laura Palumbo et Juana Catalogne. Le 25, le collège du 3me grade N. 1, et du 2e grade N. 7 que dirigent Mlles. Aurelia Viera et Maria Manrupe. Le 26 de 9 à 10 h. du soir l'Ecole d'Application que dirige Mlle. Adela Castelli.

Le 26, de 3 à 6 heures, le collège de 3e grade N. 2 que dirige madame Victoria Z. de Zerbino, le collège du 2e grade N. 9 que dirige madame Magdalena B. de Jaume, et de 9 à 10 heures du soir, l'Ecole d'Application que dirige M. Adela Castelli.

L'enseignement de la Langue Française dans les collèges énumérés plus haut, représente une somme de travail énorme. Il représente aussi une tâche des plus difficiles à accomplir; il convient de féliciter notre laborieux compatriote le distingué professeur M. Ranguius de l'avoir menée à bonne fin, et nous souhaitons vivement que tous ses efforts soient couronnés de succès.

Le respect de la Constitution

Paris, 20 octobre.

Au cours de la douloureuse affaire qui semble avoir véritablement hypnotisé le pays et dont, maintenant, que les pouvoirs judiciaires en sont saisis, il n'y a plus lieu de parler jusqu'au jour où leur décision sera connue, il s'est produit à diverses reprises, et dans ces derniers temps, avec une persistance particulière, un incident qui ne semble pas avoir frappé les esprits et qu'il convient cependant de mettre en lumière et de retenir pour en dégager les conclusions qu'il comporte.

Cet incident est celui-ci: Au fur et à mesure que l'affaire s'embrouillait s'obscurcissait, se dramatisait, et pour tout dire, rendait plus ardentes et plus violentes les passions qu'elle a soulevées, nous avons vu, dans certains milieux et sous l'empire de ces passions si diverses, les regards se tourner vers le chef de l'Etat.

Comme s'il était le maître d'intervenir et, par sa parole, de mettre un terme à une situation dont la raison et le patriotisme étaient également offensés, le président de la République a été interpellé par divers journaux.

Il se sont efforcés de le mettre en cause. Ils l'ont supplié, adjuré, sommé de faire connaître son opinion. On eût dit qu'il détenait le mot révélateur le mot libérateur, le mot magique par lequel les esprits seraient définitivement éclairés et apaisés.

Le président n'a pas répondu et il a eu raison. La Constitution a voulu le mettre et l'a mis au-dessus des partis et de leurs querelles. Il suffit d'avoir assisté aux débats de 1875, ou de les avoir lus, pour ne concevoir aucun doute à cet égard.

Elle a fait de lui au dehors le représentant de la nation, au dedans l'arbitre suprême, en déterminant les cas où, par le choix des ministres que lui dictent les votes des Chambres, il exercera cet arbitrage.

Tout ce qu'il ferait au delà serait excès de pouvoir et si, le cas échéant, certaines circonstances le pouvaient excuser, il n'en aurait pas moins violé la Constitution et déshonoré le rôle qu'elle lui assigne.

Les objurgations que le signal ne s'en sont pas moins produites. Ceux qui les formulaient avaient évidemment oublié les obligations auxquelles est tenu le chef de l'Etat.

Leur persistance à vouloir le faire descendre dans l'arène et le jeter dans nos luttes, si elle n'était pas—je n'accuse point—une tactique destinée à accroître le gâchis et la confusion, témoignait, tout au moins, d'un singulier mépris pour les garanties constitutionnelles, à moins que ce ne fût tout simplement ignorance ou indifférence.

Ce qu'il y a de plus piquant dans cet appel au chef de l'Etat que sa prudence, ce l'a empêché d'entendre, c'est que les mêmes gens qui le lui adressaient sous la forme d'une impérieuse exigence étaient justement, pour la plupart, ceux qui, voici vingt ans, incriminaient le président d'alors, le maréchal de Mac-Mahon, pour un acte qu'il crut licite et légitime et qui malheureusement ne l'était pas.

En désaccord avec le cabinet sur un point spécial, il crut pouvoir, en l'ab-

sence des Chambres, adresser et rendre publique une lettre au président du conseil, qui équivalait à un désaveu et partant à un renvoi. Les ministres démissionnèrent. Il en choisit d'autres. Mais son votant contre eux, quand elles furent réunies, les Chambres condamnèrent sa conduite.

Ce sont là des souvenirs qu'on a eu le tort d'oublier et qui permettent d'affirmer que nous eussions vu renaitre les mêmes faits et le même dénouement les couronner.

Supposons, en effet, que le président actuel eût prêté l'oreille aux sommations que lui étaient adressées et eût fait connaître son opinion sur l'affaire, et vous jugerez aisément de la gravité de ce qui se serait produit.

Ou cette opinion eût été conforme à celle des ministres, et alors le président se dévouait en mettant contre lui ceux qu'on blessait cette opinion et la suite pratique qui y a été donnée. Ou bien elle eût été contraire, et alors il ne restait plus aux ministres désavoués par le chef de l'Etat que d'annoncer leur démission.

Qu'aurait fait la Chambre à son retour?

A qui eût-elle donné raison?

Si elle eût donné raison aux ministres désavoués, elle contraignait le président à se démettre. Si elle lui donnait raison à lui-même, elle se faisait complice de la violation du pacte constitutionnel et, en la consacrant de son vote, elle créait un précédent terriblement dangereux. On ne peut donc que louer le silence présidentiel.

Ce n'est pas, toutefois, pour aboutir à cette conclusion que j'ai pris la plume. J'ai voulu seulement marquer combien nous sommes enclins à perdre de vue que dans tous les gouvernements de forme libérale, le respect de la Constitution est la condition même de leur durée et de la sécurité nationale.

Cependant, il n'est pas de parti qui, dans son ardeur à vouloir triompher, ne pousse à tout instant, sans s'en rendre compte, à en méconnaître par quelque côté les dispositions. Mais c'est le devoir de ceux qui en ont assumé la défense de le faire respecter, dussent-ils, pour y parvenir, assister à des courants d'opinion puissants et persistants.

Lorsque, par exemple, certains députés somment le gouvernement de réunir les Chambres afin qu'elles aient à décider s'il convient ou non de réviser le procès Dreyfus, ils poussent à la violation de la loi constitutionnelle en cherchant à créer une confusion de pouvoirs qu'elle a voulu empêcher, tendant à se substituer au pouvoir des ministres responsables et entraver le droit d'initiative qui appartient qu'à ceux-ci, quittes à être approuvés ou condamnés par les Chambres.

Voilà la vérité, voilà les principes. Ils sont indépendants du caractère des circonstances qui servent de prétexte à la méconnaissance. On ne saurait les oublier sans péril, et si l'on entendait décider qu'il est des cas où on ne peut sortir de la légalité, on aboutirait logiquement à absoudre le coup d'Etat de Brumaire et celui de Décembre.

ERNEST DAUBERT.

Encore la mission Marohand

Il nous paraît utile, en présence des débats passionnés auxquels a donné lieu la prise de possession de Pashoda par la mission Marchand, de rappeler en quelques mots la marche de cette audacieuse expédition.

Ce fut au mois d'août 1896 que la mission se mit en route; le programme de Marchand comportait l'ouverture d'une route qui permit de faire communiquer avec le Nil nos possessions du Congo, et d'assurer la circulation entre les divers centres de notre colonie.

Cette dernière partie de la mission fut rapidement menée à bien: en six mois la circulation était assurée sur toute la ligne d'étapes joignant Loango à Brazzaville.

Ceci accompli, commença la marche vers l'Orient, en empruntant le cours de l'Oubanghi, sur lequel on se lança avec un important convoi dont les pièces principales étaient les parties d'une canonnière démontable, le «Faïdherbe», qui devait servir à conduire l'expédition jusqu'au Nil, par la voie de son affluent le Soueh.

Ce n'est que fort avant dans l'année 1897, au prix de fatigues inouïes et de dangers de toutes sortes, que la mission se trouva enfin concentrée entre Bengassâ et Semlo, sur le M. Bomou.

De là on se mit à l'œuvre, construisant une route qui, assurant les communications entre le M. Bomou et le Soueh, permettrait enfin de gagner ce dernier cours d'eau, ouvrant la route du Nil.

Le travail fut formidable, d'autant plus que la canonnière «Faïdherbe», dont le transport avait été l'une des plus grandes difficultés de l'expédition, ne put pas être mise en état de navigation, quand vint l'heure de l'utiliser.

Il fallut construire des pirogues, et c'est avec ces moyens que l'on atteignit, vers la fin de 1897, le confluent du Waou avec le Soueh.

On se souvient, à cette époque, combien furent grandes les inquiétudes qui nous saisirent en France, alors que le bruit commença à courir—que source anglaise, naturellement—que Marchand et ses valeureux compag-

nons, restés isolés dans cette redoutable région de Bahr-el-Ghazal, avaient été massacrés par les tribus hostiles.

Mais l'expédition continuait activement son œuvre, elle se frayait un passage dans les marais du Bahr-el-Ghazal, gagnait le Soueh, occupant successivement Meschra et Rek et campant sur les bords du lac Nd.

Aujourd'hui, ils sont à Pashoda, sur le Nil, ces vaillants: Marchand, les capitaines Barater, de la cavalerie; Germain, de l'artillerie de marine; Maugin, de l'infanterie de marine; et L'argeau, de l'infanterie de marine; le lieutenant Fouque; l'enseigne Dyé; le docteur Emilly.

Il sont là—bas, attendant que la France, jalouse des droits qu'ils lui ont acquis au prix de tant d'héroïques peines, impose la légitimation d'une possession si glorieusement conquise.

On sait que les événements en ont décidé autrement.

J. P.

Le naufrage du «Luchana»

Nous avons récemment annoncé, en quelques mots, la perte du vapeur «Luchana», à la suite d'une collision, à quelques milles de Séville. Nous trouvons sur ce naufrage les longs détails suivants dans l'«El Porvenir», de Séville:

Le vapeur anglais «Royal-Exchange», magnifique navire en fer de 80 mètres de longueur et de 2,107 tonneaux de jauge, était parti, mardi dernier, vers 3 heures de l'après-midi, des Espignones, avec un chargement de minerais.

Quand il fut à la hauteur de la Corra-Fernandina, il aperçut le «Luchana» qui venait en sens contraire. Les deux navires exécutèrent les manœuvres réclamées par la circonstance. C'est le moins que ce prétendent l'un et l'autre capitaine. Malgré tout, et bien que la rivière soit très large en cet endroit, un choc se produisit.

Qui aurait jamais pu croire que tout près d'arriver après un long et pénible voyage, le «Luchana» trouverait là sa perte? On était à quelques milles de Séville. A l'ébranlement produit par la collision, les mécaniciens qui se trouvaient en bas montèrent rapidement sur le pont.

Le capitaine, debout sur la passerelle avec les autres officiers du bord, pressait vivement chacun de se jeter à l'eau. Il avait compris que tout était perdu, qu'il était inutile de lutter et qu'il fallait du moins sauver les vies humaines.

En effet, le navire violemment secoué dans toute sa masse, commençait déjà à s'enfoncer dans l'abîme. Il n'y avait pas de temps à perdre. En un clin d'œil dix-sept hommes sautaient donc dans la rivière et nageaient vers la rive.

Pendant ce temps, le «Luchana» s'enfonçait toujours. Bientôt on le vit se coucher sur tribord, puis tout à coup il disparut sous les eaux. On entendit comme un bruit sourd: c'était fini.

Il s'était produit comme un grand trou à la place où il était; l'eau blanchit tout autour; puis le courant emporta l'épave et il ne resta plus aucune trace de la catastrophe. Le drame n'avait pas duré plus de six à sept minutes.

Immédiatement, le «Royal-Exchange» avança à toute machine en arrière. Il se trouva à une cinquantaine de mètres du théâtre du sinistre quand le «Luchana» disparut. Bouées de sauvetage, amarres et canots, tout fut mis à la mer pour sauver les naufragés. Quelques-uns d'entre eux avaient déjà gagné la rive à force de bras. D'autres avaient péri. Un plus grand nombre fut heureusement recueilli par le «Royal-Exchange» où chacun trouva tous les soins que comportait son état.

Les victimes sont au nombre de trois. Ce sont: un douanier nommé Rafael Zembrano, un garçon de cuisine et un petit aide-mécanicien. Le garçon de cuisine s'était embarqué à Gijón; c'était son premier voyage sur mer.

Le vapeur «Luchana», commandé par le capitaine Agustín Gangoli, avait été mis à la mer en 1862. Il comptait donc trente-six ans de voyages. Il était commandé en second par don Sebastian Ruiz. Il portait environ deux cents tonnes de marchandises diverses pour Séville.

La reconnaissance

Il y a un grand nombre de «cœurs secs» qui s'inquiètent peu de faire du bien et de répandre sur les pauvres une partie des richesses que Dieu leur a accordées. La plupart de ces «cœurs secs» vivent pour eux, et quelque fois, lorsqu'ils sont, ils se plaignent de ne pas l'être assez. Ils regarderaient comme perdues toutes les peines, qu'ils se donneraient pour les autres.

Cependant vous ignorez peut-être que la reconnaissance se rencontre encore plus rarement que les bienfaits. Beaucoup reçoivent les services comme une dette qu'on leur paye, et non pas comme une dette qui les oblige, et la semence est souvent tombée sur des terres ingrates et desséchées. Les ingrats, fatigués de la reconnaissance, comme d'un lourd fardeau, s'empres-

sent d'oublier les bienfaits qu'ils ont reçus.

Aussi je les compare à ces arbres qui ne produisent que des fruits amers pour prix des soins dont on les a entourés, ou qui ne récompensent que par des rameaux stériles et nus la main diligente qui a arrosé leur plante. Ils ressemblent au serpent glacé que vous réchaufferez dans votre sein et qui mordrait le bienfaiteur qui l'a réchauffé.

N'imitez donc pas les ingrats, et gardez au fond du cœur le souvenir de ceux qui vous ont obligés. Rappelez-vous que les animaux eux-mêmes sont reconnaissants, et que les chiens lèchent la main qui les a frappés, parce qu'ils se souviennent que cette même main les a souvent caressés.—T.

La femme double

Bernard sait que sa femme Emilie est charmante, mais il est le seul à le savoir d'une manière complète et sûre.

Avec lui, en dehors de sa bonne affection amoureuse, qu'il trouve légitime de posséder seul, elle est une délicate camarade, cordiale, enjouée, toujours prête à alléger le fardeau de ses soucis, à égarer sa morosité, à peupler sa retraite de mille et mille silhouettes fugitives, sans cesse renouvelées, et qui se résument en un personnage d'une infinie gracieuseté.

Toutes les minutes ne sont pas semblables, et il y a, naturellement, chez Emilie, des mécontentements, des brusqueries, des petites colères. Ces légers nuages ne font que mieux apparaître le beau temps perpétuel, et la jeune femme semble en possession pour jamais de ce don si précieux de la bonne humeur. Dès son réveil, elle rit à la vie, elle est fraîche, épanouie, comme une rose au jardin. Elle ne connaît pas les paresseuses, les engourdissements, les tristesses, qui assaillent la plupart des âmes humaines à l'heure où il faut recommencer de vivre. Elle quitte sans hésitation l'atmosphère chaude et lourde de l'alcôve, elle a hâte de respirer l'air, de revoir la lumière.

Tout de suite elle chante, se réjouit de l'eau dont elle s'inonde, du souffle frais qui gonfle les rideaux des fenêtres ouvertes. Pendant toute la matinée, elle est ainsi en gaité et en mouvement. Elle a plaisir à revoir le décor familier de son existence, tous ces objets auxquels le souvenir, donne une physionomie mystérieuse, inaperçue des indifférents. Elle fait le tour de son appartement, rend visite à tout ce qu'il contient, regarde ses gravures, se promène dans les paysages, scrute les visages, s'attarde à la bibliothèque, relit des pages de livres qu'elle connaît et qui lui communiquent chaque fois la même exaltation. Elle quitte ses livres pour ses fleurs, jardine sur son balcon, à l'ombre du store, distribue l'eau aux plantes avides, respire le parfum des corolles.

Si elle est seule, elle dialogue avec son piano, dont elle joue d'une façon malhabile, touchante et expressive. C'est son confident. Avec lui, elle se prête à continuer la conversation interrompue. Elle lui parle elle l'écoute, et elle lui répond. C'est, bien entendu, une conversation secrète qu'elle seule peut comprendre, et elle se sent en peine de la formuler en paroles précises. Elle y mêle ses souvenirs et ses espoirs, et il lui semble entendre en elle une voix qui pleure et se réjouit. Elle improvise de naïfs accompagnements à des chants de son pays et de son enfance qui remontent à sa mémoire.

Puis, vite elle se souvient de l'heure, et que Bernard doit rentrer. Elle se lève, se dirige vers les marches en plein air, accompagnée de la petite bonne, elle se munit de provisions fraîches qui ont encore l'odeur de la terre et de l'arbre, et elle a bientôt fait de préparer un déjeuner, de dresser une table fleurie, car elle ne peut rester inoccupée, et elle connaît les joies actives de l'heureuse médiocrité. Elle va, vient, voltige, vêtue d'une sorte de blouse qui ressemble à la flottante tunique grecque.

Pourquoi cette gracieuse Emilie se transformait-elle, certains jours, en une personne revêche et cassante? Bernard fut longtemps avant de découvrir la raison d'un tel changement. On n'observe pas très bien trop près de soi, toutes les nuances des transitions disparaissent. Et même lorsque les moments où la jeune femme affirmait un nouveau caractère furent bien déterminés, la raison profonde du changement était encore inaperçue.

Bernard finit bien par remarquer que les mouvements de mauvaise humeur se manifestaient lorsque changeait le courant de la vie ordinaire, que les habitudes étaient interrompues, qu'il fallait sortir pour aller dîner en ville, pour se rendre au théâtre, au concert, à quelque exposition. Emilie, alors, n'était plus la même, rudoyait la bonne, cherchait de niaiseries querelles à Bernard pour le moindre mot, fermait les portes avec brusquerie, ne regardait plus ses fleurs ni son piano, bousillait ses livres, s'enfermait dans son cabinet de toilette où elle passait une longue après-midi à naviguer contre sa longue robe, contre les lacets de ses bottines, contre le coquet dans lequel elle se baignait.

Lorsqu'elle sortait de là, reluisante, au fracas de sa robe de soie, défendue par son corsage comme par une cuirasse, ornée de ses boucles d'oreilles, de sa montre, de son bracelet, rageant à boutonner ses gants, brandissant son éventail comme une arme, elle était inabordable.

Immédiatement, des sentiments que l'on ne voyait jamais se prouver en elle, que l'on n'aurait même pu soupçonner comme existant à l'état de germes, se trahissaient par mille nuances hypocrites, on s'affirmaient par de stupéfiantes brutalités sans mesure. Partout où elle allait dans cette disposition d'esprit, elle étonnait Bernard, elle si bonne, par un orgueil risible, par une arrogance enfantine, par une dureté sans raison. Elle mettait une distance entre elle et les humbles, elle marquait une sorte de déférence pour ceux qui paraissaient jouer un rôle supérieur par leur situation, par leur argent, et elle répondait du haut de sa tête à Bernard, s'il se hasardait à quelque observation ou réprimande sur ces manières nouvelles.

Si elle recevait chez elle avec quelque apparat inusité, elle cessait également d'être elle-même. Elle jouait le rôle de la maîtresse de maison avec un faux naturel exaspérant, changeant sa voix, ses gestes, semblant présider une cérémonie de théâtre. Cela, bien entendu, n'exaspérait et ne chagrinait que Bernard, tous les assistants se trouvant à l'unisson d'Emilie, lui donnant la réplique du même ton faussé qu'elle prenait pour les interroger, se complaisant dans les mêmes dissertations médisantes et les mêmes dissertations creuses, qu'elle semblait proposer comme modèles. On était alors chez Emilie, de si chamante spiritualité dans la blouse grège qui accompagnait sa marche d'un bruit et d'un mouvement d'ailes? Bernard ne la reconnaissait pas, chez lui ou au dehors, en cette dame guindée, prudente, vaine, aux opinions pesantes, aux mots cherchés.

Il ne la retrouvait qu'à la minute précise où ils se retrouvaient seuls, chez eux, après qu'Emilie s'était débarrassée rapidement de son attirail de sortie ou de réception, de sa robe de cérémonie, de sa parure, et qu'elle revenait le col et les mains libres, l'esprit aussi. Bernard fut éclairé enfin par ce trait de lumière: qu'Emilie changeait de caractère en changeant de costume qu'elle se croyait obligée de ressembler aux autres de toutes façons lorsqu'elle adoptait le déguisement convenu qu'elle n'en était obéissant instantanément, lorsque les circonstances lui ordonnaient de se transformer de femme naturelle en femme sociale.

Vieille Histoire

Vous souvient-il—ô l'heureux temps! —des jours lointains
Où nous allions, sous bois, chercher
[des nids de merles?]
—C'était, durant l'été, par les plus
[clair matins,
L'aurore avait des tons étranges de
[salins,
Et semait, sur les champs, des millions
[de perles.

Vous souveniez-vous les ronces du
[chemin,
Et vous riez en piquant vos doigts aux
[épineux,
Pour passer les ruisseaux, vous ne
[preniez la main,
L'air avait un parfum suave de jasmin,
Se mêlant aux senteurs après des aum
[bépines.

Et nous allions ainsi jusqu'au bord des
[étangs,
Où parmi les fleurs d'eau se baignaient
[les fauvettes;
Des papillons aux ailes d'or, couleur
[du temps,
Flânaient autour de nous et s'arrêtaient,
[l'outretemps,
Dans l'herbe des talus, au sein des
[violette.

Là nous ne pensions guère aux trilles
[des pinsons,
Nos cœurs chantaient, mieux qu'eux,
[de tendres ariettes...
—En fait d'abris d'oiseaux, en ce mois
[des moissons,
Je n'ai jamais trouvé, dans l'ombre des
[buissons,
Que les nids à baisers que montraient
[vos fossettes.
QUIPROQUO.

PETITE HISTOIRE D'OISEAUX

Défilée à mon petit ami
Quico Brocqua.

Et du chèvêche et du millet et de la
salade. C'est toi qui chantes de si
jolies chansons. Comme tu es gentil
d'être venu nous voir! Quel méchant
tu fais du mal!

Nous te soignerons bien, et puis
nous te promènerons partout où nous
allons, sur les toits, sur les murs, et
dans les beaux jardins où il y a des
enfants qui nous émettent des gâ-
teaux.

Reste avec nous, Mimi nous t'aimons!
Pendant ce temps, Friquet et Friquette
apportent à leur hôte leurs proyi-

lons les plus fraîches, et Friquette, avec son bec, pressait une herbe contre la patte de Mimi, pour arrêter le sang, et Mimi tout ému, trouvait que les moineaux avaient bien bon cœur. Aux environs du nid des voisins et des amis des Piquet étaient venus se pencher, Mimi les reconnaissait, c'étaient des habitués du balcon et tous en parchant leur petite tête brune pour le regarder, se disaient les uns aux autres: c'est Mimi! c'est le bon Mimi!

Pendant ce temps là, Friquet, se mourait de peur, de faim et de fatigue sur sa branche; car il s'y reposait fort mal, et personne ne lui apportait ni herbe ni grain, et puis, il était resté des moineaux autour de lui, qui étaient aussi des habitués du balcon et qui le connaissaient. Ceux-là le regardaient d'un air qui n'avait rien de doux, et il les entendait chuchoter entre eux. C'est Friquet c'est le méchant Friquet c'est celui qui ne voulait pas nous laisser ramasser les graines tombées de sa cage c'est celui qui nous injurait c'est celui qui donnait des coups de bec au bon Mimi, quand il voulait prendre notre défense. Le voilà malheureux: c'est bien fait!

Ils se rapprochaient de lui, ils le regardaient avec deux yeux menaçants, ils avançaient vers lui leurs becs pointus; et Friquet, un de ces terribles becs effilés sur aile. Les moineaux se mirent à rire, et une petite moineau de l'appela lâche, poltron, pendant qu'une autre venait tirer sur les grandes plumes de sa queue, Friquet ferma les yeux, se croyant sur le point d'être plumé tout vil leureusement pour lui Mimi, bien soigné, commençait à reprendre ses forces; il entendit le cri de Friquet, et sauta vivement hors du nid.

Pauvre Friquet! s'écria-t-il, je lui avais dit que j'allais revenir. Ou est-il? Je le vois là-bas dit Friquette, avec plusieurs moineaux autour de lui, qui n'ont pas l'air de lui faire des politesses. Quand ils le plumeront un peu, reprit Friquet, il n'aurait pas grand mal; cela lui apprendrait...

Oh! je t'en prie, Friquet, si tu m'aimais empêcher les de lui-faire du mal dit le pauvre Mimi, les larmes aux yeux.

Il prit sa volée pour rejoindre son compagnon. Friquet le suivit; mais il n'eut pas besoin de prêcher les moineaux pour rétablir la paix; ils s'écartèrent tous des uns aux autres. Mimi en se disant les uns aux autres.

(à suivre).

NOS ÉCHOS

Teatro Stella d'Italia

Empresa: A. Bittigiani—Temporada de primavera—G. a. compaña lírica italiana—Maestro concertador y director, Paolo Pezzoni.

JUEVES 24

4.ª función de la temporada
Debut del primer tenor Sr. Egisto Guardento y del primer barítono señor Artemio Migliazzi.
1.º El 2.º y 3.º acto de la aclamada ópera de G. Verdi: «Rigoletto».
2.ª Por primera vez en la temporada, la ópera en un acto de Mascagni, «Cavalleria rusticana».
A las 8 1/2 en punto.

—A la Stella d'Italia, «Rigoletto» a obtenido un grand succès. Mlle Cesira Spaziani nous a donné une Gilda à la perfection; on l'a applaudie et rappellée.

Athos Sante dans le rôle de Rigoletto s'est fait applaudir de même, et à la demande générale il a dû bisser la «Venetta» du 3me. acte. Applaudi aussi dans le rôle du duc Mantoue le ténor Salvini, qui avait dû remplacer son collègue M. Egisto Guardenti qu'une indisposition avait retenu chez lui. Tous les autres artistes ont rempli de même leur rôle à la satisfaction générale. Demain la «Cavalleria Rusticana» où débiteront le ténor Egisto Guardenti, le bariton Artemio Migliazzi, et Isabella Paoli qu'on dit inimitable dans le rôle de Santuzza.


—Le Ministro de l'intérieur vient de recevoir un mémoire statistique de la mortalité des moutons et brebis dans le département de Flores, survenue à la suite du mauvais temps de la dernière quinzaine.

Le chiffre des pertes s'élève à 36,792 animaux.

—Le vapeur «Temerario» de la marine de guerre espagnole est revenu hier du Paraguay, où il était retourné au commencement de la guerre hispano-américaine.

—La Compagnie du Chemin de fer Central avise qu'elle mettra un train exprès, à tarif réduit, de 30 o/o à la disposition des personnes qui désireraient visiter l'Exposition de Paysandu si leur nombre dépassait celui de 40 voyageurs.

L'ingénieur Andreoni dans une lettre parue dans «le Siglo», dément les bruits qui avaient couru sur son compte à propos d'un conflit survenu avec les ouvriers qui devaient travailler au dessèchement des marais de Indio Muerta département de Rocha. Ce serait avec l'entrepreneur M. De Luchi que les ouvriers ont affaire, lui n'ayant que la partie scientifique à sa charge. (On dit que l'on avait convenu d'un prix pour les journées à payer, et qu'après les avoir payées, les conditions n'étaient plus les mêmes: de là, l'origine du conflit).



la más decente
la más manuable
la más económica
la más conveniente

la que sostiene más tiempo
la más ventajosa para el consumidor

Es vendida en todos los almacenes, cafés y
tiendas al mismo precio que la caja de
cartón!

PÍDASE LA CAJA METÁLICA

EXCELSIOR

Fabricante: E. VILLEMUR, Montevideo.

sentir autour de lui la chaude atmosphère de la tendresse!

Il prit à ses yeux les proportions d'une victime. Elle voulut découvrir en ses traits émaciés l'expression des déliesses et dans les inflexions de sa jolie voix le souvenir des tristesses. Il lui sembla qu'elle avait une mission à remplir, celle de lui donner enfin ce qui lui avait manqué jusqu'ici.

Elle se sentit pour lui mieux que de l'attrait, et passa doucement de la pitié à l'amour. Alors, obéissant à une impulsion qu'elle crut toute morale, elle répondit à l'étreinte de René qui, ayant cherché sa main, la pressait tendrement, en se serrant contre lui. Ils achevèrent ainsi la route.

Au moment où ils se séparèrent, René lui murmura à l'oreille:

— *Ju vous adore, Made.*

Et cette phrase, comme si elle eût été magique, produisit en elle un épanouissement, une éclosion soudaine de sentiments endormis.

(à suivre.)